Vollard, Ambroise
Le père Ubu à la guerre

AMBROISE VOLLARD

e Père Ubu à la Guerre



2e mille

ÉDITIONS GEORGES CRÈS & Cie
116, BOUL. SAINT-GERMAIN, PARIS
7, RAMISTRASSE, ZURICH

1920

[illegible]
hommage de l'auteur
Vollard

LE PÈRE UBU
A LA GUERRE

DU MEME AUTEUR

Le Père Ubu à l'Hôpital, plaquette.
Le Père Ubu à l'Aviation, plaquette.
La Politique coloniale du Père Ubu, plaquette.
Paul Cézanne, 1 volume.

PRÊT A PARAITRE

Auguste Renoir, 1 volume.

EN PREPARATION

Le Voyage du Père Ubu aux Colonies.
Degas intime.
Vie de Sainte-Monique ou Jeunesse de Saint-Augustin.
La Mère Ubu intime.

LES CINQ CENTS PREMIERS EXEMPLAIRES
ONT ÉTÉ TIRÉS
SUR PAPIER DE HOLLANDE
ET NUMÉROTÉS

EXEMPLAIRE N°

AMBROISE VOLLARD

—

LE PÈRE UBU
A LA GUERRE

DESSINS DE JEAN PUY



ÉDITIONS GEORGES CRÈS & Cie
116, BOUL. SAINT GERMAIN, PARIS
7, RAMISTRASSE, ZURICH

—

1920

PERSONNAGES PARLANTS

Le père UBU.
La Marraine de Guerre du Père Ubu.
Un manchot unijambiste.
Un homme sans tête.
Un homme tronc.
Le Directeur de l'hôpital.
Un « quatre pattes ».
Le Médecin à cinq galons.
Un homme tout nu.
Un Général de temps de paix qui se prépare par une cure de repos aux fatigues de la guerre.
Le condamné à mort ingrat.
Un Membre du Parlement martien qui a perdu ses bourses à la bataille.
Un « Père de cinq cents enfants ».
Un Colonel mal photographié.
Un interprète jeune turc dans le civil qui veut devenir interpréte jeune turc dans le militaire.
Un Capitaine qui n'a pas fait tuer assez de ses hommes.
L'Amiral en Chef.
Un Colonel que la guerre a empêché de devenir général.
Un sergent qui a obtenu son grade au concours des pieds sales.

PERSONNAGES MUETS

Martiens et Saturniens.
La petite brebis du Père Ubu.
Des papillons.
Un simple soldat qui a fait cocu son général.
Les inventeurs mis en cage.
Un colonel portugais.
Un colonel franc-maçon.
Un colonel jésuite.
Un membre du Parlement saturnien.
Un joueur de colin-maillard.
Poissons rouges.
Sapeurs-mineurs.
Une légion d'honneur civile transformée en légion d'honneur militaire.
Soldats de sucre d'orge, mercerie militaire, boîte à galons, fiole de galons liquides, la vie chère, etc...

PERSONNAGES INVISIBLES ET MUETS

Le docteur Delorme.
Le docteur Vincent.
L'invalide à la tête de bois.
Saint-Denis.
Augustus Rodinus.
Le Sous-Secrétaire d'Etat au service de Santé.
L'infirmière major qui a fait cocu le général en chef.
Le Ministre de la Guerre.
Frédéric Masson.
Un nègre bleu.
Léon Bourgeois.
Machinchow, président du Conseil.
Le Pape.
Le peuple souverain.
Le général Crête de Coq.
Le vieux bon Dieu.
Des Religieuses.

La mère Ubu.

Michelet.

Le tsar de Russie.

L'empereur d'Autriche.

Maurice Barrès.

Un apprenti patriotiquement gonflé qui éclate.

Sinapismes, rigolots, Pilules Pink, Grains de Vals, Peaux de Chat, ballons rouges, vers solitaires, Procureurs Généraux, Présidents de la Cour, une femme nue, un lapin savant, Marraines et Parrains de guerre, Dentistes, Pantalons Rouges, Nègres, Bâtons de vieillesse, Chocolat Menier, Pastilles cachou Lajaunie, etc..., etc...



LE PÈRE UBU A LA GUERRE

ACTE PREMIER

A L'HOPITAL

La scène se passe au temps de la Guerre de Neuf Ans entre les Martiens et les Saturniens (an 10.000 avant Jésus-Christ). Le Père Ubu, membre du Parlement Martien, Commissaire aux Armées, se dirige vers le Front, en mission spéciale. Il est accompagné de sa Marraine de guerre et d'une petite brebis qu'il a gagnée au concours de tir. A perte de vue, des champs en fleurs. La Marraine de guerre fait des bouquets. Le Père Ubu court après les papillons ; il imite le cri des petits oiseaux.

LE PÈRE UBU. — J'aime la nature, Marraine de guerre ! *(Il lui pince les fesses.)*

La Marraine de guerre. — Mais, Père Ubu, comment avez-vous fait pour débarrasser la terre de tous les méchants paysans qui faisaient pousser la vilaine herbe à blé aux dépens des jolies fleurs?

Le Père Ubu. — Je les ai envoyés se faire tuer à la guerre.

La Marraine de guerre. — Mais ceux qui ne sont plus capables d'aller se faire tuer... Que faites-vous, Père Ubu, de tous les grands blessés de guerre?

Le Père Ubu. — Je les fais empaqueter suivant le système du Docteur Delorme, voire torpiller suivant le système du Docteur Vincent...

(On aperçoit au loin des êtres bizarres).

La Marraine de guerre. — Un joueur à la marelle, un coureur en sac et une grosse toupie hollandaise! *(Quand lesdits se sont rapprochés, on*

voit que la toupie hollandaise n'est autre qu'un homme tronc qui avançait par un mouvement de rotation et de propulsion, le joueur à la marelle un manchot unijambiste et le coureur en sac un homme sans tête. Tous trois portent l'insigne des grands blessés de guerre.)

LE PÈRE UBU *(à la limite de l'étonnement).* — Les grands blessés de guerre qui se mettent à revenir maintenant !... Eh ! là, vous autres, vous n'avez donc pas été empaquetés suivant le système du Docteur Delorme, voire torpillés suivant le système du Docteur Vincent?

LE MANCHOT UNIJAMBISTE. — Certes j'ai été empaqueté !

L'HOMME SANS TÊTE. — Certes, j'ai été torpillé !

L'HOMME TRONC. — Et moi, j'ai été à la fois empaqueté et torpillé !

LE MANCHOT UNIJAMBISTE. — Par

la vertu de l'empaquetage, j'ai perdu un bras et une jambe.

L'Homme sans tête. — Par la vertu du torpillage, j'ai perdu une tête.

L'Homme tronc. — Par la combinaison d'un empaquetage et d'un torpillage, j'ai perdu deux bras et deux jambes.

Le Père Ubu *(sévère)*. — Et savez-vous quelle est la consigne quand on a été empaqueté... voire torpillé? *(Les trois « fricoteurs » baissent la tête, ce qui est bien entendu une façon de parler pour l'homme sans tête.)* Vous ferez quinze jours avec le motif!

(Exeunt l'homme tronc, le manchot unijambiste et l'homme sans tête.)

La Marraine de guerre. — On peut donc vivre sans tête?

Le Père Ubu. — Tout ce qu'il y a de plus facile. Et l'invalide à la tête de bois des guerres du Péloponèse?

Et le grand saint Denis qui portait sa tête sous son bras ? Et dans les musées tous ces portraits de gens sans tête, d'Augustus Rodinus le Jeune?...

La Marraine de guerre. — Quoi, si on coupait votre tête, Père Ubu, ma tête?...

Le Père Ubu. — Voire la tête de la Mère Ubu... Mais à la condition que l'opération soit faite par un médecin à cinq galons et que ledit ait ses galons sur lui comme cela n'arriva pas cette fois où le Sous-Secrétaire d'État au Service de Santé s'étant envoyé deux balles dans la tête pendant que les galons du médecin-chef étaient chez le doreur (1)...

La Marraine de guerre.— Et pourquoi le Sous-Secrétaire d'État...

Le Père Ubu. — C'est que, voyant, le jour de la mobilisation, que tous

(1) Voir « Ubu à l'Hôpital », par Ambroise Vollard. Crès, éditeur.

ses bocaux, fioles, étuis de fer blanc, étaient vides de sinapismes Rigollot, raifort iodé, peaux de chats, vers solitaires, ouate thermogène, pilules suisses, voire Pink, crème Simon, réglisse Lajaunie, vaseline boriquée, grains de Vals, capotes françaises, italiennes, petites russiennes, espagnoles, japonaises, chinoises, voire anglaises, enfin que les dits récipients étaient dénués de tout ce qui est prescrit, ordonné, nécessaire à l'entrée en campagne du soldat, donc le dit Sous-Secrétaire d'État, ayant entendu dire apparemment que l'on se trouvait très bien, au cas de choses arrivant par imprévoyance, négligence, fautes lourdes et autres, à se mettre du plomb dans la tête... *(le Père Ubu donne un grand coup de chapeau à un officier qui passe... Devant l'air étonné de sa marraine de guerre).* Oui, Marraine de guerre, votre petit Père Ubu a été longtemps un antimilitariste conscient, mais la guerre change bien des idées,

et puis celui-là est tellement capable ! Croyez-vous que le bougre, envoyé en mission spéciale d'achats de chevaux-vapeur, a eu l'intelligence de dépenser par faute lourde, je m'enfoutisme et autres, mille millions de plus qu'il n'était nécessaire, se disant fort excellemment, ma foi, que la commission de révision des achats de chevaux-vapeur, laquelle est une commission civile, lui donnerait une engueulade telle que l'autorité militaire, pour venger un officier brimé par des civils et faire respecter le principe du temps de guerre, *le pied au cul des civils*, serait dans l'obligation de lui donner un, voire plusieurs galons de plus... *(On est arrivé devant un grand bâtiment sur le fronton duquel on lit :* Hôpital. *C'est par là que le Père Ubu doit commencer sa tournée. La Marraine de guerre, qui avait eu au couvent un prix de dessin, se dispose à croquer un point de vue ; la petite brebis s'étend à ses pieds. — Le père Ubu au Directeur de l'Hôpital qui est venu à sa rencontre.)*

A ma dernière inspection, Monsieur le Directeur de l'Hôpital, votre hôpital était à l'extrême arrière; il est maintenant à l'extrême avant... Qui donc fait manœuvrer comme ça, d'arrière à front, les formations sanitaires?

Le Directeur de l'Hopital. — C'est par la vertu du piston de la dame infirmière-major que les hôpitaux avancent. Toutes ces dames veulent que leur hôpital soit au front pour avoir la grande médaille des épidémies, la croix de fer de première classe... alors, suivant...

Le Père Ubu. — Qu'elles sont jolies et ont, par ce fait, l'oreille du ministre de la guerre...

Le Directeur de l'Hopital. — Les hôpitaux vont et viennent...

Le Père Ubu. — Pour être si près de la ligne de feu, votre dame infir-

mière-major doit être bigrement jolie... Je veux la connaître...

Le Directeur de l'Hopital. — C'est que nous ne l'avons jamais vue... les jolies infirmières-major, ce n'est pas pour notre fichu nez...

Le Père Ubu. — Merdre de merdre...

Le Directeur de l'Hôpital. — Si vous voulez bien, Père Ubu, prenons l'escalier à droite...

Le Père Ubu. — L'escalier a donc changé de place, Monsieur le Directeur de l'Hôpital, car la dernière fois, je me rappelle très bien que vous m'avez dit : prenons l'escalier à gauche.

Le Directeur de l'Hopital. — C'était apparemment en descendant et non pas en montant...

Le Père Ubu *(vivement)*. — Certes, il est exact qu'un escalier est à droite quand on monte, à gauche quand on

descend et nous vous félicitons grandement, Monsieur le Directeur de l'Hôpital, de ne point ignorer ces notions élémentaires.

(On a gravi l'escalier, et à peine entré dans la première salle on aperçoit un homme courant à quatre pattes derrière le médecin à cinq galons et portant en outre (le quatre pattes) l'insigne des grands blessés de guerre).

LE PÈRE UBU. — C'est un peu fort, encore un grand blessé de guerre qui est revenu !

LE MÉDECIN A CINQ GALONS. — C'est un N. d. D. de fricoteur qui, nonobstant deux pieds perdus à la bataille, a trouvé moyen de couper à l'empaquetage du Docteur Delorme et au torpillage du Docteur Vincent en s'embusquant dans l'aviation ; et maintenant veut-il encore qu'on lui fasse une opération pour pouvoir se tenir debout, laquelle opération est certes très facile, médicalement parlant, mais impossible en fait, car le

règlement prescrit que pour être admis à l'hôpital, il faut avoir la fièvre...

LE PÈRE UBU. — Et il n'a pas de fièvre le bougre ! Quinze jours avec le motif.

(Le « quatre pattes », qui en a vu bien d'autres, continuant à « réclamer », le Père Ubu tire de sa poche un petit livre et, après avoir fait écarter les assistants hors la portée de la voix et s'être lui-même bouché hermétiquement les oreilles avec de la cire, il se met à lire le contenu du dit petit livre au « quatre-pattes » lequel est pris tout de suite par un sommeil irrésistible. Il est emporté par les infirmiers).

LE MÉDECIN A CINQ GALONS. — Quel est ce livre si endormant ?

LE PÈRE UBU. — C'est l'histoire de *Napoléon et son Fils* par M. Frédéric Masson, de l'Académie Saturnienne. Aucun soporifique connu, voire inconnu, ne peut lui être comparé. La

dose normale, et que l'Institut Pasteur défend de dépasser, sous peine de tomber dans le coma, est d'une page, encore qu'il soit arrivé à des lecteurs dudit livre de s'endormir, au bout d'une demi-colonne, pour ne plus se réveiller... Mais je vois là, derrière cette porte, un homme tout nu.

Le Médecin-chef. — Encore un homme tout nu ! Chaque fois que j'entre dans cette salle, je vois un homme tout nu. Voilà cinq ans que cela dure...

L'Homme tout nu *(qui est sorti de derrière la porte)*. — Je suis le même homme tout nu de toujours et je voudrais...

Le Médecin-chef. — Quinze jours avec le motif !

(L'homme tout nu retourne derrière sa porte.)

Le Père Ubu. — Je me méfie d'un homme tout nu, c'est peut-être un fou

dangereux... Il faut prendre ce maléficieux par la douceur. *(D'une voix bienveillante, à l'homme tout nu qu'on a fait revenir.)* Vous venez de dire, mon ami, que vous voudriez...

L'Homme tout nu. — Savoir si je dois bientôt passer la visite ! Voilà cinq ans qu'on me fait déshabiller...

Le Père Ubu *(dont l'attention est requise par la couleur de la peau d'un des malades).* — Ah ! par exemple : un nègre bleu ! *(L'homme tout nu, qui n'a pas eu de réponse, est retourné derrière sa porte.)*

Le Directeur de l'Hopital. — Ce n'est pas un nègre bleu, Père Ubu ; pas même un homme à peau bleue, mais un érésipélateux que nous avons peint en bleu pour éviter la contagion et suivant la méthode de l'Institut Pasteur.

Le Père Ubu *(désignant le voisin de lit).* — Et ce gros-là, qui n'est pas

peint en bleu ? *(Déjà le Père Ubu s'est emparé du pot de bleu et brandit le pinceau.)*

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL *(lui retenant le bras).* — Ce n'est pas un malade, Père Ubu ; c'est un général de temps de paix qui fait une cure de repos pour mieux supporter les fatigues de la guerre.

LE PÈRE UBU. — J'ai connu un général qui pleurait pour avoir la lune et un autre qui avait peur des ballons rouges...

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL. — Celui-là sait bien qu'on ne peut pas attraper la lune et au surplus il n'a pas peur des ballons rouges. C'est lui qui fait peur au monde quand il est monté sur son grand cheval mécanique... et regardez un peu avec quoi il joue... si c'est un brave... *(Le général a devant lui une boîte de petits soldats.)*

LE PÈRE UBU. — Oh! oh! une boîte

de soldats équipés en guerre! des cavaliers, des fantassins, des chasseurs, des artilleurs, des troupes noires, tout y est. Et ces canons copiés sur le propre 75 saturnien! Certes, c'est un vrai général, et qu'il a l'air intelligent!

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL. — Tout ce qu'il y a de plus intelligent, Père Ubu : il est sorti de l'École Pyrotechnique. *(Le Père Ubu fait entendre un sifflement.) — Le Directeur de l'hôpital considère avec admiration le général.* — Je parie qu'il ne va pas se tromper...

Le général tenait d'une main un soldat et de l'autre un canon ; il disait en les regardant alternativement : Soldat, canon, canon, soldat. *Puis tout à coup, d'un geste sûr, il place le soldat devant la bouche à feu...*

LE PÈRE UBU.— Il est malin, foutre!

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL. —

C'est d'autant plus remarquable, que la guerre l'ayant surpris en temps de paix, une paix qui avait commencé avant même qu'il ne fût né, le général n'avait jamais eu l'occasion de voir de près, pas même de loin, les engins en usage à la guerre.

LE PÈRE UBU. — Celui-là qui traîne la patte... *(Il prend dans la boîte un petit soldat et voit qu'il a un boulet au pied.)*

LE GÉNÉRAL. — C'est un condamné à mort, dont la peine est suspendue pour le temps de la guerre.

LE PÈRE UBU. — Vous croyez que c'est un avantage de conserver un mauvais soldat?

LE GÉNÉRAL. — C'est parce qu'il est de premier ordre que nous le gardons ; même il a été proposé pour la Légion d'Honneur Martienne... Et c'est là justement la cause de sa condamnation, la proposition ayant été imprimée sur un papier ayant un bon demi-milli-

mètre de moins que prescrit le règlement !

Le Père Ubu. — Certes, il mérite la mort bien plus que tant d'autres qui n'ont jamais été la cause d'aucun manquement au règlement et qui ont été tués par les balles de l'ennemi, voire par nos tirs de barrage... Mais, dites, général, où sont vos cantonnements d'hiver pour vos troupes noires ?

(Le général ouvre une petite boîte d'étiquettes gommées sur lesquelles est écrit : « à consommer avant l'hiver » *et se met en devoir de les coller au dos des troupes noires.)*

Le Père Ubu *(admiratif)*.— Comme ça pas de constructions inutiles ! Mais, général, vous avez mis là un régiment qui est pris en enfilade par les canons de l'ennemi ; vous serez bien attrapé quand tous vos hommes seront tués !

Le Général. — C'est le colonel commandant le régiment qui sera bien attrapé : je le « limogerai ».

Le Père Ubu. — Voilà un vrai chef ! Il fait supporter aux subordonnés les fautes des supérieurs.

Le Général *(il a en main une planchette qui porte l'inscription :* Colonies *et sur laquelle des petits soldats métropolitains sont collés)*. — Je propose d'envoyer incontinent au front toutes les troupes métropolitaines que nous avons en garnison dans les colonies. *(Et de l'ongle il s'apprête à détacher les petits soldats.)*

Le Père Ubu. — Certes, général, voilà des bougres qui ne trouveront jamais une plus belle occasion d'aller se faire tuer ; mais dans le cas présent, les officiers commandant lesdites troupes, soucieux d'obéir au principe de conservation individuelle qui leur interdit d'aller se faire casser la figure, ne manqueront pas d'inventer des complots indigènes et autres, lesquels complots pour être réprimés exigeront le maintien dans les colonies desdites troupes métropolitaines, et

nous coûteront en outre fort cher en cartouches de dynamite, tirs de barrage, gaz asphyxiants...

(Le général, frappé de la justesse des paroles du Père Ubu, range sa tablette. Prenant une boîte à aviation, il presse un bouton sur lequel est écrit : Tempête. *Instantanément, les avions quittent leur base d'attache et prennent leur vol, cependant que d'autres appareils dénommés saucisses, et qui sont en l'air retenus par un fil à leur base d'attache regagnent précipitamment ladite.)*

Le Général. — Voilà bien des fois que je fais cette manœuvre, et c'est toujours pour moi un étonnement nouveau !

Le Père Ubu *(avec son œil de lynx)*. — Mais voyez donc, général, ce petit papier plié en quatre au fond de la boîte; il y a écrit dessus : Lisez l'explication...

(Le général déplie la feuille et lit que les avions ayant un appareil de direction pourront voler par tous les temps, à

la différence des appareils dits saucisses, lesquels, étant privés de ladite direction, doivent rentrer à la moindre bourrasque.)

Le Père Ubu. — Ce n'est pas juste. Tout pour l'avion, rien pour la saucisse ! Lorsque je serai sous-secrétaire d'État à l'aviation, je ferai mettre un appareil de direction à la saucisse...

Le Général. — Merci pour la saucisse, Père Ubu.

Cris. — Vive le Père Ubu ! Vive le général ! Vive la saucisse !

Le Général *(il tient entre le pouce et l'index un de ses petits soldats).* — Chaque fois que j'arrange une bataille, cet animal-là se fout par terre. L'autre jour, il a fait dans sa culotte; il va finir par communiquer sa frousse à toute sa compagnie, je vais l'envoyer à l'arrière...

Le Père Ubu. — Est-ce que ce ne

serait pas plutôt sa base qui est un peu cabossée ? Une fois remise à plat et au besoin un bon coup de lime, vous aurez un excellent combattant...

Le général secoue la tête. Il pose le petit soldat le dos tourné à la bataille, cette fois il se tient très droit. — Triomphalement, au Père Ubu : — Vous voyez bien qu'il est solide comme un pont neuf. *(Fouillant dans une boîte de mercerie militaire.)* — Ah ! ma pièce de fourragères et ma bobine à étoiles de blessés de guerre...

(Et débobinant un petit ruban, il en détache des étoiles y imprimées qu'il colle tout le long du petit soldat, lequel reçoit en outre une fourragère).

Le Père Ubu *(une fois le petit soldat paré...)* — Beau garçon !.. ces étoiles sont très mignonnes. Je m'en ferai coudre des comme-ça, par la Mère Ubu, sur ma culotte... Mais, dites, général, n'est-ce pas d'un mauvais exemple de

récompenser un soldat qui ne veut pas se battre?

Le Général. — Mais si je le renvoyais à l'arrière sans décorations, les femmes qui ont des maris, amants sérieux, voire de cœur, fiancés, gigolos, filleuls et autres, en train de se faire tuer, me retourneront incontinent au front ledit arriériste à grands coups de pieds au cul...

Le Père Ubu *(il faisait sauter dans le creux de sa main un petit soldat baïonnette au canon...)* — Et si le général allait se faire mal avec tous ces engins pointus ?

Le Directeur de l'Hopital. — D'abord, il y a ici un médecin à cinq galons attaché spécialement à la personne du général; et puis, dans le cas présent...

Le Père Ubu *(dont l'attention est attirée d'un autre côté).* — Il fait une

drôle de tête, celui-là ; ce qu'il a l'air de s'embêter !

Le Directeur de l'Hopital. — C'est un condamné à mort.

Le Père Ubu. — C'est-à-dire qu'il va être empaqueté, voire torpillé.

Le Directeur de l'Hopital. — Non, ce n'est pas un condamné médical, mais un condamné de conseil de guerre ; il va être fusillé.

Le Père Ubu. — Eh bien, il en a de la veine, le bougre, d'être simplement fusillé... *(S'adressant au blessé.)* C'est rien, mon ami, un tout petit fusillement. *(Le malade se met à pleurer.)* Quoi, pour une seule condamnation à mort ? Et ceux-là qui ont à leur actif deux, trois, quatre, voire davantage de condamnations à mort... *(Se tournant vers le Directeur de l'Hôpital.)* Et qu'est-ce qu'il a fait ce bougre d'embusqué ? Viol de jeunes voire de vieilles classes ? Pillage avant les officiers...

Le Directeur de l'Hopital. — Il s'était fait porter malade après une attaque, et, nonobstant qu'il avait été en première ligne de feu, et face à toutes les balles de canons, fusils, mitrailleuses, pistolets... enfin, on ne trouva dans l'intérieur du corps dudit que deux cent dix-sept balles...

Le Père Ubu. — Deux cent dix-sept balles seulement!... voilà qui est bien la preuve de blessures volontaires. Il n'est pas malin, le bougre! et qu'attend-on pour fusiller net ce maléficieux?

Le Directeur de l'Hopital. — On attend qu'il soit repassé en conseil de guerre pour rattraper sa condamnation, le premier jugement ayant été cassé...

Le Père Ubu. — Un jugement militaire cassé, Monsieur le Directeur de l'Hôpital? Le tribunal était-il donc mal composé? *(Sévère.)* S'y serait-il

glissé subrepticement, par protection, faveur, couillage, voire usurpation de fonctions, un juge sans galons et par là même incapable de rendre un bon jugement?

Le Directeur de l'Hopital. — Non certes, le tribunal était excellemment composé de juges ayant force galons... Mais, Père Ubu, comment se fait-il : des Procureurs généraux, Substituts desdits, Présidents de Cour, Conseillers auxdites, Présidents des Tribunaux, Juges auxdits, Procureurs de la République, Substituts desdits et autres, dont on a fait, aussitôt la déclaration de guerre, des laveurs de chiottes et les mêmes laveurs de chiottes qui ont pris la place au Conseil de guerre de tous les précédemment énumérés...

Le Père Ubu. — C'est, apparemment, que, n'ayant pas fait de période d'instruction militaire dans le civil, lesdits Procureurs généraux et autres

étaient entrés dans la guerre sans galons et par là même incapables de faire autre chose que de laver les chiottes pendant que lesdits laveurs de chiottes, ayant diligemment fait leurs périodes d'instruction en temps de paix, étaient entrés dans la guerre avec des galons, et par là même aptes à tout faire... Étant au reste fort étonné, Monsieur le Directeur de l'Hôpital, d'avoir à vous inculquer cette notion élémentaire qu'en temps de guerre c'est le galon qui fait les compétences juridique, médicinale, militaire et autres, et, pour le surplus, nous attendons fort impatiemment que vous nous expliquiez comment un jugement rendu par un Tribunal à galons a pu être cassé?

Le Directeur de l'Hopital. — Le condamné à mort ayant été diligemment soigné par un major à trois galons pour être plus tôt à même de faire bonne figure à son exécution...

Le Père Ubu *(au blessé)*. — Un major à trois galons pour un simple soldat ? Ingrat, tu vois ce que la Patrie fait pour toi !

L'Ingrat *(qui jusqu'alors n'avait considéré que sa propre infortune, est touché jusqu'au fond du cœur.) Au milieu de ses larmes, il crie.* — Vive la plus grande planète Mars !

Le Directeur de l'Hopital. — Donc, un major à trois galons étant forcément trois fois plus fort que le major à un galon, qui avait tout d'abord expertisé ledit...

Le Père Ubu. — Quatre galons d'employés pour un soldat de dernière classe !

Le Directeur de l'Hopital *(continuant)*. — A trouvé trois fois plus de balles et en outre étant en excédent du nombre des balles qui constituent la charge du soldat martien en campagne...

LE PÈRE UBU *(vivement)*. — Et est-on sûr qu'il ne reste plus rien ?...

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL. — Avec tous ces carottiers on ne sait jamais... Il est évident, qu'une expertise d'un major à cinq galons...

LE PÈRE UBU. — Ce qui, avec les quatre galons précédents, ferait neuf galons !!! On voit bien, Monsieur le Directeur de l'Hôpital, que ce n'est pas vous qui avez affaire avec la Commission des Économies !... Sans compter qu'il y a des chances qu'on ne trouve plus grand'chose.

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL. — On trouve toujours... C'est comme un farceur qu'on devait croire absolument vidé, ayant passé par un cinq-galons, et du ventre duquel un autre major, mais à feuilles de chêne sur la casquette lui donnant rang de général, a pu encore extraire deux mitrailleuses, quatre autos

Ford, trois petits tanks, une femme nue, un lapin savant...

LE PÈRE UBU. — Passe encore pour les mitrailleuses, autos Ford, tanks et autres, mais une femme nue et un lapin savant, voire non savant, dans le ventre d'un soldat, voilà qui n'est pas militaire... Quinze jours avec le motif.

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL *(revenant à ses moutons, en l'espèce le condamné à mort).* — Comme il y a présomption que les balles en trop dans le ventre dudit proviennent de l'ennemi et que le doute doit profiter au coupable, faut-il donc, conformément à la Loi *(ici le Père Ubu se découvre)*, qu'un nouveau jugement intervienne pour ne faire état dans la nouvelle condamnation à mort que du nombre de balles composant la charge réglementaire dudit soldat, mais acquitte ou donne le bénéfice du sursis ou condamne régulièrement pour les balles en trop...

Mais, Père Ubu, comme de toute façon, il doit être fusillé, ne pourrait-on pas...

Le Père Ubu. — Certes, mais si la Forme n'était pas observée, le Ministre de la Guerre serait forcé par la Loi *(le Père Ubu se redécouvre)* d'écrire à la famille du susdit fusillé une belle lettre de regrets, voire d'excuses, tapée à la machine à écrire. C'est ainsi qu'on gaspille le papier pelure excellent pour les cabinets, le papier carbone, encre violette, gommes à effacer... sans compter que la jeune personne dite sténographe est détournée par ce fait de sa destination véritable...

Le Directeur de l'Hopital. — Quoi, la fonction de la sténographe n'est-elle donc pas de taper sur son petit piano?...

Le Père Ubu. — En temps de paix, certes, mais en temps de guerre, Monsieur le Directeur de l'Hôpital... Et dites donc là, vous autres les infirmiers,

ce bougre qui ne remue ni pied ni aile, et qu'on a jeté dans le Panier à Front, ce n'est pas un mort, par hasard?

Le Directeur de l'Hopital. — Dans l'état actuel de la science il est impossible à la médecine, de distinguer un mort réel d'un mort apparent, mais là où il n'y a pas d'erreur c'est que ledit fait partie d'un lot qui, d'après l'ordre du Ministre de la Guerre, doit être reconnu bon pour se battre dans la proportion de cent pour cent.

Le Père Ubu. — Et celui-là dans le lit à côté, quelle mauvaise mine ! je parierais qu'il n'en a pas pour plus d'un quart d'heure !

Le Directeur de l'Hopital. — On ne sait jamais, tant la machine humaine a des réserves inconnues... Il est bien capable de vivre encore une heure, ou deux...

Le Père Ubu *(méfiant)*. — Ce n'est pas un contagieux, par hasard ?

Le Directeur de l'Hopital. — Non, c'est un cercle vicieux. Il va mourir parce qu'il ne peut pas manger : il ne peut pas manger parce qu'il a cassé son râtelier ; il ne peut pas « toucher » un autre râtelier sans passer par le dépôt ; et il ne peut pas aller au dépôt parce qu'il est malade...

Le Père Ubu *(il a tendu l'oreille, et s'est précipité à la fenêtre)*. — Ce petit pavillon dans le jardin tout enveloppé de fumée et de cris, on se bat là-dedans, Monsieur le Directeur de l'Hôpital... Vous entendez le tac-tac des mitrailleuses?

Le Directeur de l'Hopital. — Ce sont des arrachés de dents qui font de la rouspétance...

Le Père Ubu. — Ah, ils veulent garder leurs dents !

Le Directeur de l'Hopital. — Oui, certes, mais lesdits ont été punis de l'arrachage des dents et suivant

le tarif : a refusé de se battre, vingt-trois dents ; a fait pipi dans sa culotte, dix-sept dents ; a fait cocu le chef de gare, deux dents ; a mangé l'avoine du cheval du colonel, trente-trois dents...

Le Père Ubu.— Mais on voit, écrit sur toutes les fenêtres des dentistes : « Extraction sans douleur ».

Le Directeur de l'Hopital. — Aussi, ce ne sont pas des dentistes qui opèrent ici, mais des artilleurs... C'est comme notre corps d'infirmiers qui a été recruté mi-partie parmi les musiciens, mi-partie parmi les mauvaises têtes, en vertu de la loi *n'importe qui, n'importe où...*

Le Père Ubu *(vivement)*. — La loi *n'importe qui, n'importe où !* Oui, certes, mais à la condition préalable... Je parierais, général,que vos artilleurs n'ont pas encore reçu leurs galons de dentiste... Mais qu'est-ce donc ? *(Le*

Père Ubu voit un soldat recevoir, en même temps que son exeat, un vêtement en peau d'ours idoine à lui faire supporter l'extrême froid et nonobstant qu'il fait 50 degrés de chaleur à l'ombre...)

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL. — Le règlement prescrit de repasser par le dépôt pour rejoindre sa compagnie, et le dépôt de cet imbécile étant situé au pôle Nord...

LE SOLDAT *(timidement)*.— Ne pourrai-je pas rejoindre sans repasser par le dépôt? Je vois d'ici ma compagnie faisant la manœuvre sur la place...

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL *(devant un manquement si grave au règlement) :* Un mois de prison !

LE PÈRE UBU. — Avec le motif !

(On amène un blessé qui a perdu ses deux bourses à la bataille).

LE PÈRE UBU *(battant des mains)*. — Un grand blessé de guerre ! *(Et saisissant d'une main le tube à torpilles et*

de l'autre le « croc » à empaquetage, le Père Ubu s'élance... Mais le grand blessé de guerre est en outre membre du Parlement; il excipe de l'immunité parlementaire pour se refuser à être empaqueté ou torpillé, et, bien plus, exige qu'on lui refasse incontinent sa paire de bourses, ce qui était facile à dire, certes, mais hors la compétence d'un major à cinq galons, voire d'un major à feuilles de chêne sur la casquette, ayant rang de général de division, le plus haut grade existant dans la médecine militaire. Mais le Père Ubu, en sa qualité de commissaire aux Armées, a tous les pouvoirs). — Qu'on apporte la boîte à galons! *(Et se faisant coudre sur les manches quatre-vingt un galons de médecine militaire lui donnant grade de maréchal, il refait sur-le-champ audit blessé une magnifique paire de bourses.*

Le Général aux petits soldats de plomb, avait disposé son artillerie en batterie). Tout à coup : Feu !

Le Père Ubu. — Eh quoi, Général, vous avez mis un rideau de cavalerie entre vos canons et l'ennemi ?... C'est avec un truc comme ça que j'ai fait massacrer ma belle cavalerie, au temps où j'étais Roi de Pologne ! *(Le général allonge la main vers ses cavaliers)*... Trop tard, Général, vous ne ferez croire à personne qu'il vous reste encore de vivant un seul de vos douze cavaliers avec au moins le double de canons qui ont tiré dessus... *(Le Père Ubu regarde de près un des artilleurs)*. Et celui-ci avec cette gueule d'officier, comment n'est-il encore que simple soldat ? *(Le général débouche une fiole de galons liquides ; il y trempe la pointe de son cure-dents et marque un trait d'or sur la manche dudit artilleur)*.

Le Père Ubu. — Général, vous remettez votre cure-dents dans votre bouche ; ce n'est pas toxique, au moins ? *(Le général crache vivement son cure-dents)*.

Le Directeur de l'Hopital *(il*

fait un geste rassurant). — Tout ce qui entre à l'hôpital est analysé. Voyez, c'est écrit sur la bouteille : *Préparation sans danger. (Au général qui maintenant les bras ballants fait avec la bouche la mimique du petit enfant qui mange sa bouillie.)*

Allons, général, encore un petit effort ; il vous reste à passer la revue de vos troupes... *(Au même instant les trompettes sonnent l'heure du rata.)*

Le Général *(il rassemble son armée à pleines mains, et la tête tournée vers le Directeur de l'Hôpital).* — Dents ! dents !...

Le Père Ubu. — Que demande le général?

Le Directeur de l'Hopital. — Le général veut qu'on lui rende ses dents...

Le Père Ubu *(sévèrement).* — Et pourquoi avez-vous enlevé les dents au général ?

Le Directeur de l'Hopital. — Parce que lorsqu'on laisse au général son râtelier, il mange ses soldats au lieu de leur faire faire l'exercice à la martienne.

Le Père Ubu *(effrayé)*. — Le Général mange du plomb... C'est très dangereux... Il va attraper la colique du même nom.

Le Directeur de l'Hopital. — Ce n'est pas du plomb, mais un excellent erzat de sucre d'orge...

Le Père Ubu. — Aussi je me disais : Pourquoi le général est tout le temps à se lécher les doigts... Aïe, aïe, ce joueur de colin-maillard qui me marche sur les pieds ! *(Un quidam qui portait un bandeau sur les yeux avait heurté le père Ubu)*.

Le Directeur de l'Hopital. — Ce n'est pas un joueur de colin-maillard, Père Ubu, mais un simulateur qui

voudrait faire croire qu'il est aveugle, alors qu'il n'a perdu qu'un œil.

(Le « simulateur » arrache son bandeau, il y a à la place des yeux deux grands trous. Le Père Ubu recule effrayé).

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL *(au faux aveugle, sévère)*. — Vous savez bien qu'il n'y en a qu'un qui compte et que vous aviez déjà perdu l'autre œil dans le civil !

LE PÈRE UBU. — Quinze jours avec le motif.

(Exit le simulateur.)

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL *(retenant le Père Ubus par le bras)*. — Faites attention, Père Ubu, ne vous approchez pas de ce lit, il recèle un fou des plus dangereux. *(Le Père Ubu épouvanté se cache sous le lit à côté. Le Directeur de l'Hôpital fait mettre le fou à la double boucle.)*

Le Père Ubu *(un peu rassuré, sort de dessous le lit).*— Et qu'est-ce qu'il a fait pour être fou, ce bougre ?

Le Directeur de l'Hopital. — Il a fait cocu son général...

Le Père Ubu *(il regarde le fou avec une stupéfaction mêlée d'une pointe d'admiration).* — Un soldat qui fait cocu un général... Eh ben, mon cochon... *(Cependant une pancarte au chevet d'un lit voisin attire l'attention du Père Ubu. Il lit : « A fait cinq cents enfants. Réforme* n° 1».*)* Certes, il est très facile de faire cinq cents enfants et plus par heure, minute ou seconde, comme nous l'expérimentâmes nous-même, dans notre désir de nous assurer de forts beaux et forts excellents bâtons de vieillesse... *Le visage du Père Ubu s'assombrit... la vision de ses mille et cinquante bâtons de vieillesse tués, empaquetés ou torpillés et, par là même la perte sèche d'un tas de bonnes choses telles que boudin, andouillettes, pieds*

pannés, huîtres à la béchamel, potage à la tortue, haricots au lard, topinambours, à la crème, brioches KK, saucisses au riz, oiseaux cul blanc, langues de paons à la sauce piquante, caviar frais, tripes à la mode de Rouen, œufs pondus du jour et autres truchements utiles, voire nécessaires, à croissance et embellissement des bâtons de vieillesse et dont les dits sont très friands. Une consolation vient au Père Ubu à la pensée que le Père des cinq cents enfants est logé à la même enseigne que lui, mais à ses premiers mots là dessus :

LE « PÈRE DE CINQ CENTS ENFANTS ». — Je n'ai pas fait cinq cents enfants, j'ai été enterré vivant par un obus, mais comme dans la même séance, vingt-sept de mes camarades avaient été réformés pour ce même motif et qu'on trouvait que c'était trop en une seule fois de réformes du même genre, a-t-on mis un motif qui n'avait pas encore servi.

Le Père Ubu ! ! ! ! !
Eh quoi ! ce simple soldat là qui a la croix de fer de première classe?

Le Directeur de l'Hôpital. — C'est un torpillé suivant le système du Docteur Vincent. Aussi, vu l'infaillibilité de la médication, il a été déclaré mort et on l'a décoré pour le principe...

Le Père Ubu. — Et puis, ce bougre de mort s'est mis à se bien porter. *(Au blessé.)* Vous n'avez pas honte... Fricoteur, propre-à-rien. Vous ferez...

Le Directeur de l'Hopital *(tirant le Père Ubu un peu à l'écart)*. — Le pauvre diable a déjà été frappé, pour avoir coupé au torpillage, de la peine la plus dure qui puisse atteindre un soldat. Après sa guérison, il sera envoyé en permission forcée de six mois. *(Le soldat sanglote éperdument.)*

Le Père Ubu. — Le malheureux !

Pendant six mois, il ne pourra pas se faire tuer pour la plus grande planète Mars! Comme il doit souffrir!

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL *(baissant la voix).* — A la lecture d'une punition si dure, il a été atteint d'une crise de tranchéite ; il n'en a pas pour bien longtemps à vivre!

LE PÈRE UBU. — La tranchéite! cette force irrésistible qui ramène le « poilu » à sa tranchée. C'est donc pour cela que les trains des permissionnaires sont gardés par les gendarmes... *(Tout en parlant, le Père Ubu passe devant un blessé dont la tête est tout emmaillotée; il lit le pedigree du susdit :* A été atteint d'une grenade en pleine figure. *Au Directeur de l'Hôpital.)* Et ça fait mal quand une grenade vous éclate dans votre figure?

LE DIRECTEUR DE L'HOPITAL. — Je ne suis pas très calé là-dessus, Père Ubu, n'ayant jamais reçu de grenade.

Le Père Ubu. — Il faut le demander au susdit grenadé. *(Le secouant.)* Eh ! l'ami !

Le Directeur de l'Hopital. — Il ne peut pas vous entendre, ni vous répondre, Père Ubu, étant devenu, du fait de la grenade, aveugle, sourd et muet.

Le Père Ubu. — Aveugle, sourd et muet ! Bougre, ce n'est pas rien. *(Il tire un petit carnet de sa poche et écrit) :* Se méfier des grenades. Et les ennemis, Monsieur le Directeur de l'Hôpital, ont-ils connaissance d'un si dangereux engin ?

Le Directeur de l'Hopital. — C'est justement une grenade de l'ennemi qui a opéré ici.

Le Père Ubu. — Merdre de merdre ! *(On entend un grand brouhaha : c'est un général allié jeune-turc qui a une communication urgente à faire au Père Ubu.)*

Le Père Ubu. — L'interprète jeune-turc! l'interprète jeune-turc!

(Mais, ô prodige! ledit, malgré des galons d'interprète, ne sait pas le premier mot de jeune-turc. Il se trouve heureusement un infirmier qui connaît la langue jeune-turc. Il remplit son office à la grande satisfaction du Père Ubu et du général allié.)

Le Père Ubu. — Que désirez-vous pour votre récompense, mon garçon?

L'Infirmier interprète. — Je voudrais être nommé interprète jeune-turc!

Le Père Ubu. — Et, d'abord, avez-vous dans le civil une fonction compatible avec celle d'interprète militaire jeune-turc, c'est-à-dire complètement étrangère à ladite, telle que bougnat, laveur de vaisselle, professeur de chinois, ramoneur de cheminées, diplomate, physicien, danseur, massepin, ramasseur de bouts de mégots, voire

de mouron pour les petits oiseaux, voire de crottin ?...

L'Infirmier interprète — Dans le civil, je suis interprète jeune-turc...

Le Père Ubu *(suffoqué)*. — Quoi ! demander à être interprète dans le militaire pour cette raison qu'on est interprète dans le civil ?

Voix nombreuses. — C'est un intellectuel !... la mort !...

L'Infirmier interprète. — Je saurai regarder la mort en face. Vive la plus grande planète Mars !

Le Père Ubu. — En l'honneur de la fête de la Mère Ubu, nous laissons au condamné le droit de choisir entre les différents genres de mort.

L'Infirmier interprète *(sans que sa voix trahisse la moindre émotion.* — Je veux être empaqueté suivant le

système du Docteur Delorme, ou torpillé suivant le système du Docteur Vincent.

(Les assistants restent confondus devant un héroïsme uni à tant de simplicité.)

LE PÈRE UBU *(traduisant le sentiment unanime)*. — Le coupable est un brave, il mérite de vivre. *(Cris)* Vive le Père Ubu ! *(L'interprète est porté en triomphe.)*

L'HOPITAL EN CHŒUR. — Il ne sera pas empaqueté ! il ne sera pas torpillé ! *(Bis.)*

ACTE II

AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL MARTIEN

LE GÉNÉRAL EN CHEF *(qui est venu chercher à la gare le Père Ubu et sa marraine de guerre).* — Quelle jolie petite robe vous avez là, Mademoiselle !

LA MARRAINE DE GUERRE. — C'est moi-même qui l'ai faite, général. Mère dit qu'une jeune fille doit faire ses robes elle-même.

LE GÉNÉRAL *(s'emballant).* — Et comme vous la portez avec grâce ! Il n'y a que le Couvent ou le Conservatoire pour donner de ces manières-là !

La Marraine de guerre. — J'ai été élevée au couvent, général, et je...

Le Général. — Au couvent! *(Se tournant vers le Père Ubu.)* Vous avez une marraine de guerre qui a été élevée au couvent... Vous croyez donc en Dieu, Père Ubu?...

Le Père Ubu. — Certes, je crois en Dieu. N. d. D.! Je ne suis pas un bête, moi; je sais bien que s'il n'y avait pas de Bon Dieu, il n'y aurait pas les religieuses qui viennent me soigner quand j'ai mal à mon ventre!

Le Général. — Père Ubu, il y a donc encore des religieuses dans la planète Mars? Et vous le Vénérable de votre Loge?...

Le Père Ubu. — Nous sommes un type dans le genre du grand Monsieur Léon Bourgeois, le Vénérable de sa Loge, voire de toutes les Loges de la planète Saturne... Nous foutons les

religieuses à la porte, mais nous en gardons quelques-unes pour la chose de nous soigner, nous et la Mère Ubu, quand nous sommes malades !

LE GÉNÉRAL. — Mais, Père Ubu, puisque les religieuses ont tant de bon, pourquoi en privez-vous le peuple, vous qui ne jurez que par le peuple ?

LE PÈRE UBU *(tranchant).* — Cela ne regarde pas les militaires. Et à propos, cette guerre ?

LE GÉNÉRAL. — Notre guerre est tellement légitime que...

LE PÈRE UBU *(vivement).* — Si c'est sur la légitimité de votre guerre que vous comptez pour gagner... apprenez, Général, qu'il n'y a que deux guerres légitimes : la guerre civile et la guerre de religion !

La Marraine de Guerre voyant qu'on ne s'occupait pas d'elle, s'est mise à fredonner. (Air de la Madelon.)

LE GÉNÉRAL. — Quelle jolie voix !

Le Père Ubu. — Ma marraine de guerre est au Conservatoire, général.

Le Général. — Au Conservatoire !... Lorsque j'étais jeune capitaine, j'avais une petite amie qui avait été reçue première au Conservatoire, section des Ingénues.

La Marraine de guerre. — Votre petite amie, général, vous montait un bateau ; il n'y a pas de section des Ingénues au Conservatoire.

Le Général. — Comme elle est mignonne ! *(Il lui prend le menton.)*

La Marraine de guerre. — Je suis sage, général.

Le Général. — On reste maintenant sage au théâtre?...

La Marraine de guerre. — Je ne suis pas encore au théâtre, Général, et si je prenais un amant sans avoir un métier, je serais regardée comme une femme entretenue.

Le Général *(très excité)*. — Je vais vous faire recommander par mon ami Machinchow, le Président du Conseil, pour que vous ne ratiez pas votre concours dė sortie.

La Marraine de guerre. — J'aimerais mieux pas Machinchow.

Le Général *(l'imitant)*. — Elle aimerait mieux pas Machinchow... Machinchow, le Président du Conseil !

La Marraine de guerre. — Oui... mais avec tout ça il n'est pas très solide.

Le Général *(à la limite de la stupéfaction)*. — C'est vrai qu'il branle un peu dans le manche, ce pauvre Machinchow; mais comment pouvez-vous savoir cela, Mademoiselle ?...

La Marraine de guerre. — Ce n'est pas très malin ! Au concours qui vient d'avoir lieu au Conservatoire, la petite amie de Machinchow n'a eu qu'un second accessit.

Le Général. — Comme les jeunes filles d'aujourd'hui sont intelligentes ! Je vais divorcer pour épouser une jeune fille moderne...

Le Père Ubu. — C'est très mal de divorcer pendant la guerre, général. Vous ne trouverez pas à vous remarier, et alors, qui est-ce qui vous raccommodera vos fonds de culottes?...

Le Général *(il se met à pleurer)*. — Je veux divorcer, na...

Le Père Ubu. — Si vous êtes bien sage, général, je vous aurai l'autorisation de Rome...Ce sera comme si vous n'aviez jamais été marié... Je suis très bien avec le Pape, moi.

Le Général *(enthousiasmé, à un aide de camp)*. — Que l'on joue la *Marseillaise* martienne en l'honneur du Père Ubu !...

(On est arrivé devant la tente réservée au Père Ubu et à sa Marraine de guerre.)

La Marraine de guerre. — Je vais pouvoir prendre mon bain de siège.

Le Général. — Et vous, Père Ubu, vous ne voulez pas vous laver quelque chose aussi... les pieds?

Le Père Ubu. — Jamais, je ne salis pas.

Le Général. — Comme c'est commode de n'avoir pas besoin de changer de linge !

Le Père Ubu. — Je change tout de même de chemise une fois par an pour faire comme tout le monde, et elle est aussi propre en sortant qu'en entrant...

(Un colonel passe au même instant. Il a les yeux rouges...)

Le Général. — Il n'a pas l'air d'être dans son assiette, le colon...

Le Père Ubu. — On lui a peut-être tué tous ses soldats... Eh ! colonel, où est votre régiment?

LE COLONEL. — Je ne sais pas où il est passé. Moi, je viens de chez le photographe. *(Tirant de sa poche un paquet de photographies et prenant à témoin le Père Ubu.)* Regardez ces photographies. Comment me trouvez-vous, là, franchement?

LE PÈRE UBU. — Vous avez, ma foi, fort bonne mine...

LE COLONEL. — Je sais bien, c'est ce que tout le monde me dit, mais *(avec des larmes dans la voix)* la foudre que je porte sur le bras gauche, mes cinq galons d'or, mes aiguillettes d'état-major, mes brisques de temps de guerre, mes décorations, est-ce que tout cela se voit assez sur la photographie ?

LE PÈRE UBU. — Certes, en retouchant avec une encre d'or...

LE COLONEL *(toujours pleurant)*. — Mais dans dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, cent ans...

cela tiendra-t-il encore, cette encre d'or? Vous me trouverez vieux jeu, pompier, image d'Épinal, mais je veux que soit conservé à jamais le souvenir de cette époque, la plus glorieuse de ma vie...

Le Père Ubu *(impressionné).* — Vive l'Armée! *(Le colonel était déjà parti à la recherche d'un autre photographe.)*

Le Général. — Vous avez vu, Père Ubu, notre belle cavalerie montée... notre artillerie, nos chasseurs à pied et à cheval? Qu'avez-vous le plus admiré?...

Le Père Ubu. — Ce que j'ai le plus admiré, ce sont les cabinets... Mais dites, général, pourquoi y a-t-il un soldat, baïonnette au canon, montant la garde devant ces cabinets, là, devant nous?

Le Général. — Ce sont des cabinets pour cavaliers, et il ne faut pas que les

fantassins y pénètrent : la cavalerie, qui est une arme noble, ne veut pas que ses excréments se mélangent avec ceux de l'infanterie.

Le Père Ubu. — Je vais aller faire un besoin dans ces cabinets-là.

Le Général *(faisant le geste de retenir le Père Ubu par le bras)*. — Les cavaliers sont très jaloux des prérogatives de l'arme, Père Ubu, ils ne veulent pas que les autres...

Le Père Ubu *(vivement)*. — Nous ne sommes pas les autres, nous... Nous tenons un mandat du peuple souverain, nous avons le droit de faire nos besoins partout ! *(Le général, pris de peur d'avoir offensé le Peuple Souverain dans la personne du Père Ubu, se met au garde-à-vous ; le factionnaire présente les armes. Le Père Ubu entre dans les cabinets... A sa sortie, il tient à la main un carré de papier hygiénique.)* La Mère Ubu m'a recommandé de lui

rapporter un petit souvenir du front... *(Mais l'attention du Père Ubu est attirée par un groupe de soldats entourant sabre au clair un colonel couvert de chaînes.)* C'en est un sûrement qui va être zigouillé ; il a l'air très méchant...

LE GÉNÉRAL. — C'est vrai qu'il est très méchant! Il a voulu me renverser pour prendre ma place. Aussi, pour qu'il ne recommence pas, je le fais garder nuit et jour par huit hommes armés...

LE PÈRE UBU. — Pourquoi vous ne le faites pas tuer ?

LE GÉNÉRAL. — Parce que ça me ferait un colonel en moins et que je n'en ai pas de trop.

LE PÈRE UBU. — Et les tranchées, général, pourquoi n'en avez-vous qu'une seule ligne?

LE GÉNÉRAL. — Parce que si je faisais faire une seconde ligne de tranchées, tous mes hommes quitteraient

la première ligne pour se mettre dans la deuxième.

LE PÈRE UBU. — Ils ne sont pas bêtes, vos hommes ! Et des canons, en avez-vous assez?

LE GÉNÉRAL. — Des canons, j'en ai mon plein ; mon Front ne peut pas en contenir un de plus.

LE PÈRE UBU *(il voit des soldats attelés à un canon.)* — Comment, général, voilà que vous faites traîner vos canons par des soldats au lieu et place de mulets...

LE GÉNÉRAL. — Ces soldats ne peuvent plus servir pour la guerre... Ce sont des blessés aux mains et qui, comme tels, ont été condamnés aux travaux forcés...

LE PÈRE UBU. — A leur air on voit bien que ce sont des blessés volontaires !

LE GÉNÉRAL. — Cela, personne ne peut le savoir, ce qui d'ailleurs n'a au-

cune importance, car il suffit qu'on devienne impropre à se battre pour se mettre dans le cas d'être puni pour blessures volontaires... Et à propos, Père Ubu, quoi de neuf dans la Capitale ?

Le Père Ubu. — Le général Crête-de-Coq a été nommé gouverneur militaire de ladite... Le Parlement a voté la Repopulation...

Le Général. — Crête-de-Coq ! Ce commandant d'armée qui a fait tuer cent mille de ses hommes d'un seul coup... Maintenant qu'il n'est plus là, la guerre va s'éterniser.

Le Père Ubu. — Il a fait une entrée triomphale, toutes les femmes le trouvaient très beau. Mais vous, général, vous n'êtes pas capable de faire tuer cent mille hommes d'un seul coup...

Le Général *(vivement)*. — Ce n'est pas que nous ne soyons pas capable de faire tuer d'un seul coup cent mille hommes et plus, mais depuis qu'on

laisse les journalistes mettre le nez dans les affaires militaires, nous avons dû, pour ne pas avoir d'histoires, revenir à l'ancienne tactique qui est de faire tuer nos hommes par petits paquets.

Le Père Ubu. — Mais même par petits paquets, ce ne doit pas être facile de venir à bout de pareils gaillards. J'ai ouï dire qu'il n'y avait pas plus experts que les militaires dans l'art de pratiquer le système D.

Le Général. — Oui, certes, mais aucun système D ne saurait prévaloir contre le pantalon rouge que le règlement prescrit aux troupes de porter sous peine de mort, et par la vertu duquel pas un de tous ces fricoteurs, qu'il se soit gîté dans les nuées, au plus profond de la mer, voire de la terre, n'a jamais pu se vanter d'avoir échappé à l'ennemi...

Le Père Ubu. — Après la guerre, quand tout sera rentré dans l'ordre, si le peuple allait demander compte aux généraux ?...

Le Général *(vivement)*.— Ce qui est d'une impossibilité absolue, Père Ubu, car le règlement prescrit qu'un général ne peut être jugé que par un général... Mais pour passer à un autre sujet, est-il vrai, Père Ubu, que la vie a renchéri à l'arrière dans des proportions inimaginables?...

Le Père Ubu. — Certes, nous sommes arrivés à « organiser » la vie chère! Un œuf qui coûtait, il n'y a pas un mois, trois sous, est maintenant à sept cent cinquante francs ; aller aux cabinets, en apportant son papier, vingt-cinq francs ; des fleurs sur la table au restaurant, mille francs, au lieu de rien du tout ; coucher avec une femme, dix mille dollars en or...

Le Général. — Et c'est difficile d'organiser la vie chère, Père Ubu?

Le Père Ubu. — Très difficile avec tous ces gens qui veulent à toute force la vie à bon marché! La quantité de choses qu'il faut imaginer, combiner :

la mise sur pied de la crise des transports dans un pays où les chemins de fer marchaient tout seuls ; l'ordre d'exporter les matières premières indispensables à l'industrie nationale ; l'interdiction d'importer les objets bon marché...

Le Général.—Vous plaisantez, Père Ubu ! *(Il tire de sa poche un petit couteau de fabrication étrangère.)* Voilà un article qui est marqué sur la lame un sou...

Le Père Ubu. — Oui... mais il ne vient pas directement du pays d'origine ; on n'en permet l'importation qu'à la condition expresse qu'il nous soit revendu au plus haut prix par un pays intermédiaire... Enfin, par l'émission à jet continu du papier-monnaie nous pouvons faire monter le change aussi haut que nous voulons ; déjà mille francs de monnaie martienne ne valent que six sous de la monnaie des pays alliés... Ah ! j'oubliais, les comptes spéciaux : ce qui consiste

simplement et excellemment à acheter cher et à revendre bon marché...

Le Général *(vivement)*. — Mais il y a là une fissure à la vie chère, Père Ubu.

Le Père Ubu. — A revendre bon marché... mais à des « profiteurs », lesquels ont pris préalablement l'engagement d'honneur de revendre au public avec un bénéfice minimum de mille pour un...

Le Général. — Ce qui est très bien imaginé, ma foi... Avec ça, la vie chère peut dormir tranquille sur ses deux oreilles !

Le Père Ubu. — Certes ! mais à la condition que les pouvoirs publics, eux, ne dorment que d'un œil, pour le cas où nonobstant les amendes, la prison, voire la menace de décollation de la tête, lesdits « profiteurs » par malveillance, sabotage, trahison ou

autres, ne se mettent à vendre bon marché...

Le Général. — J'ai ouï dire, Père Ubu, que les alliés nous avaient cédé pour presque rien des stocks d'un tas de bonnes choses et qu'avant les élections on a promis au public de lui vendre directement lesdites sans gagner dessus !...

Le Père Ubu. — C'était là un problème presque aussi difficile à résoudre que celui de la quadrature du cercle... D'une part, donner satisfaction au public qui réclamait à cor et à cris, voire par menaces de coups de pieds au cul du parlement, que nous lui livrions ce qui était promis et, d'autre part, combien à craindre que le public une fois assuré de ne pas manquer des objets composant lesdits stocks, tels que charbon, boîtes de cirage, cache-corsets, sardines à la tomate, faux nichons, chaises à porteur, diamants, confitures, perles fines, parapluies, haricots rouges,

lacets pour souliers, monocles, eau dentifrice, oiseaux paradisiers, cure-oreilles, etc..., etc... En un mot, je veux dire : comme ça marche très bien maintenant qu'on manque de tout, ne serait-il pas à craindre que cela marchera très mal quand on ne manquera plus de rien... Donc, nous créâmes le Service de la Liquidation des Stocks, ce qui donnait pleine satisfaction au public, mais avec la certitude, d'autre part, que les préposés audit service, pour conserver dans son intégrité leur situation de liquidateurs, s'opposeraient par tous les moyens légaux, dont le plus infaillible est la Force d'Inertie, à ce que la moindre parcelle desdits stocks soit liquidée.

LE GÉNÉRAL *(perplexe)*. — Mais, Père Ubu, qu'est-ce que le pays, en fin de compte, gagne à la vie chère?

LE PÈRE UBU. — Ce sont là, général, des questions de haute politique et hors la compétence des militaires, voire des civils.

Le Général. — Alors, parlons femmes, Père Ubu !

Le Père Ubu *(sévère)*. — Je ne me suis jamais laissé embrasser que par la Mère Ubu ! Un homme marié...

Le Général. — Et le recrutement des nègres, Père Ubu ? Ils n'ont pas l'air très pressés de venir se faire tuer !

Le Père Ubu. — Ça marche très bien, général... Il est vrai que dans l'ignorance où ils étaient du maître mot du recrutement, lesdits nègres avaient commencé par se sauver *marrons* au plus haut des cocotiers, voire au plus profond des rivières ; mais, depuis que nous leur avons expliqué, par la persuasion, ledit maître mot, c'est avec le plus grand empressement qu'ils se font porter sur les listes de recrutement.

Le Général. — Voilà qui est bien...

mais, Père Ubu, je ne vous ai pas demandé des nouvelles de la Mère Ubu !

Le Père Ubu. — La Mère Ubu a été nommée voyante en chef du Palais.

Le Général. — Voilà qui m'en bouche un coin ! Notre Président qui croit aux voyantes maintenant ?

Le Père Ubu. — Certes ; il croit aux voyantes depuis que la Mère Ubu lui a révélé que le jour de l'entrée en guerre, il avait prié en cachette notre vieux Bon Dieu...

(A ce moment passent trois soldats les mains liées et qu'encadrent d'autres soldats en armes. Un commandement : les fusils sont épaulés et les trois soldats fusillés.)

Le Père Ubu.— Occis pour trahison, refus de se battre?

Le Général. — Occis parce qu'ils ont la croix de fer.

Le Père Ubu *(Il décroche vivement sa croix de fer et la rentre dans sa poche)*. — Certes, le règlement est le règlement... et nonobstant tous les frais qu'occasionnent les exécutions...

Le Général. — Le règlement ne prescrit pas de fusiller la totalité des ayants la croix de fer...

Le Père Ubu. — Ce qui en outre entraînerait la ruine des usines fabriquant lesdites...

Le Général. — Mais dans le cas d'une punition à donner et si la faute est commune à un certain nombre de soldats, de punir ceux desdits ayant la croix de fer...

Le Père Ubu. — Lesquels constituent une minorité... Ainsi, nous faisons une fort belle économie de la poudre et des balles nécessaires pour la chose fusillement... et en outre nous ne dégarnissons pas trop le Front...

Et un moyen, tenez Général, pour que l'ennemi ne puisse plus vous tuer un seul homme du Front...

(Le général regarde le père Ubu avec stupéfaction).

C'est facile comme bonjour, il vous suffira de n'engager dans les opérations de l'avant que les troupes de l'arrière... *(Le général reste médusé de n'avoir jamais pensé à une chose aussi simple).* Mais, dites, général cette grande volière là-bas avec tout ce monde dedans, et, autour, ces soldats *barbelés*, c'est un camp de représailles ? Il a l'air fort bien conditionné, ma foi !

LE GÉNÉRAL. — Ce n'est pas un camp de représailles, Père Ubu ; ce sont les inventeurs que nous enfermons là-dedans.

LE PÈRE UBU. — Certes, il ne fallait pas qu'ils se mettent à inventer.

LE GÉNÉRAL. — Et à aller troubler le travail des bureaux, avec leurs inventions.

Le Père Ubu. — Et ces inventeurs inventent des choses?...

Le Général. — Des fois très dangereuses. Nous sommes payés pour le savoir, avec certaines des inventions dont l'ennemi s'est emparé et qu'il nous a retourné sur la figure...

Le Père Ubu. — Ce qui, en outre, est fort utile, voire tout à fait nécessaire pour avoir la preuve de la valeur de l'invention...

(Mais le Père Ubu et le général sursautent au bruit d'une détonation.)

Le Père Ubu. — C'est un maître pneu...

Le Général. — Non, ce sont les ouvriers de l'usine à gaz d'à côté qni patriotiquement gonflent leurs apprentis pour en faire des hommes bons à se battre plus tôt...

Le Père Ubu. — Et un petit futé s'est mis tout de suite à exploser ! Il ne

courra plus le risque d'être tué à la guerre ou empaqueté suivant le système du Docteur Delorme, voire torpillé suivant le système du Docteur Vincent... Je voudrais voir, général, un combat.

Le Général. — Justement, pour fêter ma dernière décoration, j'ai donné l'ordre de faire une petite attaque. A vous, Père Ubu, l'honneur de commander.

Le Père Ubu. — Vous allez attaquer cette position, général ? Et tous ces fils de fer barbelés ? Vos soldats vont se prendre là-dedans comme des poissons dans une nasse !

Le Général. — Il n'y a plus de fils de fer barbelés, Père Ubu.

Le Père Ubu *(rampe jusqu'aux fils de fer, et ayant touché l'un d'eux, il pousse un cri...)*. — Eh bien, général ! vous ne continuerez pas à dire, j'es-

père, qu'il n'y a plus de fils de fer barbelés?

Le Général. — Certes, je continuerai à dire qu'il n'y a plus de fils de fer barbelés, puisque j'ai fait tirer soixante-sept obus et que le règlement porte expressément qu'au soixante-septième obus il ne reste plus un seul fil de fer barbelé!

Le Père Ubu. — Oh! alors, je me suis trompé. Je n'ai pas été piqué. Nous pouvons attaquer...

Un Major. — Je viens prendre les ordres pour les fosses des morts et les pansements des blessés.

Le Général. — Sur combien de morts tablez-vous Père Ubu, avec quinze mille hommes d'engagés?

Le Père Ubu. — Eh bien... mettons cinq mille morts pour commencer.

Le Général *(continuant)*. — Et combien de blessés?

Le Père Ubu. — Il me semble que deux blessés pour un mort... *(Vivement.)* Mais avec ce qu'on perd en route de blessés si vous voulez ce sera un blessé et demi par mort.

Le Général *(au Major)*. — Alors c'est bien convenu cinq mille morts et sept mille cinq cents blessés. *(Au Père Ubu.)* Nous pouvons commencer.

Le Père Ubu *(aux troupes)*. — Eh vous autres, attaquez !

Le Colonel *du régiment désigné pour marcher en premier.* — Je ne puis attaquer dans ces conditions ce serait conduire mes hommes à la boucherie.

Le Père Ubu. — Colonel, vous êtes un lâche !

Le Colonel. — N. de D. de N. de D. ! *(Il bondit vers l'ennemi et tombe incontinent sous les balles.)*

Le Père Ubu. — Si les autres s'amusent à se faire tuer comme ça un par un,

nous serons encore là dans six mois. *Il commande* : Sortie en masse. *Mais le front est trop étroit, les hommes ne peuvent manœuvrer que bataillon par bataillon. Le premier bataillon est tout de suite anéantit, le deuxième idem, le troisième, quatrième, cinquième, sixième, idem dito.*

Le Père Ubu *(il se met à bâiller).* — C'est toujours la même chose qu'on voit.

Le Général. — On s'imagine à l'arrière qu'ici nous passons notre temps à rigoler... Si nous allions faire en attendant un petit pocker. *(On s'installe dans un souterrain; le Général bat les cartes.)*

Première Estafette. — Trente sept compagnies sont déjà tombées...

Le Père Ubu, *à l'estafette.* — Eh bien... Dites de faire jouer le téléphone... de donner des ordres... des contre-ordres, *exit l'estafette.*

Deuxième Estafette. — Le Colonel et tous les officiers des deux régiments qui restent sont morts avant d'avoir combattu...

Le Père Ubu, *à l'estafette.* — Mon ami vous viendrez quand on vous appellera. *Il arme un pistolet et vise l'estafette* : la première fois que vous me dérangerez sans motif... *l'estafette a déjà gagné la sortie.*

Le Général, *au Père Ubu.* — Combien de cartes?

Le Père Ubu. — Servi... *(Il saute sur la table...)* Vous entendez, général ce cric-cric dans les cloisons, c'est un gros rat qui va me mordre...

Le Général. — Je parie que c'est cette estafette de N... d... D... qui veut vous faire penser à lui donner des ordres. *(Le Père Ubu tire un coup de pistolet dans la direction du bruit, on entend la chute d'un corps...) Rassuré* Enfin nous allons pouvoir être un peu

tranquilles... Comme on s'habitue vite à tout, le bruit du canon ne me fait plus peur.

Le Général *(tendant l'oreille)*. — Mais je crois même qu'il se tire plus du tout ; la bataille doit être finie, allons voir. *(La bataille est en effet terminée. Tous les soldats sont tués.)*

Le Père Ubu. — C'est curieux ; un homme couché par terre paraît plus grand que debout... Mais dites, général, ces soldats qui sont restés tout droits, ma raison a beau me dire qu'il n'y a plus de fils de fer barbelés...

Le Général. — Il n'y a pas à dire il y a encore des fils de fer barbelés. Est-ce que le règlement se serait trompé?...

Le Père Ubu. — Un règlement ne peut pas se tromper ; cela ne compte pas, nous allons recommencer. Attaquons la position à droite.

Le Général. — Mais il y a un cours d'eau qui nous barre le chemin, et le

règlement porte que, dans ce cas, il faut commencer par faire un pont de bateaux.

Le Père Ubu. — Dites, général, plus votre armée sera décimée, plus vous attraperez de croix de fer de première classe ; et puis, j'ai un truc pour vous rendre une autre armée tout de suite.

(L'attaque est ordonnée, les hommes sont noyés jusqu'au dernier.)

Le Père Ubu. — Comment s'appelle cette rivière ?..

Le Général. — J'ignore, mais c'est facile à savoir.

(On envoie quérir le service géographique)

Le chef des géographes. — Cette rivière s'appelle la Marne.

Le Père Ubu. — La Marne ! J'ai déjà entendu prononcer ce nom quel-

que part... Est-ce qu'il n'y a pas aussi une bataille qui s'appelle comme ça ?

Le Général. — Il y a eu tellement de batailles...

Le Père Ubu. — Eh là ! je vois sur ce belvédère des cabinets pour cavaliers dans lesquels je ne suis pas encore entré. Je vais commencer par aller leur dire deux mots. *(Une fois assis sur le pot, le Père Ubu tire de sa poche un petit périscope et se met à explorer les environs. Il ne tarde pas à découvrir qu'un gros de Portugais se prépare à donner l'assaut à ses cabinets. Le Père Ubu lève les bras.* Kamarade ! kamarade ! *Mais voilà qu'un capitaine martien entraînant sa compagnie s'élance sur les Portugais. Le Père Ubu bat des mains.)* Il mord l'oreille du Colonel portugais ! hardi ! hardi ! *(Le capitaine et ses hommes ont disparu dans la masse tourbillonnante de l'ennemi... Le Père Ubu lève de nouveau les bras en*

l'air. Kamarade! kamarade! *Mais le capitaine et sa troupe se sont dégagés. A leur tour ils enveloppent les Portugais, leur mangent le nez et les taillent en pièces. — Le Père Ubu, ayant fini son besoin, et son périscope ne lui révélant plus l'approche d'aucun ennemi, sort des cabinets. Il voit passer le capitaine martien qui a rassemblé ce qui lui reste d'hommes pour les emmener tuer ailleurs, voire se faire tuer eux-mêmes...)*

Considérant avec étonnement les soldats survivants: Mais, capitaine! combien donc avez-vous perdu d'hommes?

LE CAPITAINE *(fier de ses hommes tués).* — Deux cent trente et un sur deux cent cinquante.

LE PÈRE UBU. — Deux cent trente et un sur deux cent cinquante! Et vous n'avez pas honte d'avoir tant économisé un sang qui ne vous appartient pas et qui est dû à votre pays jusqu'à la dernière goutte. Quinze jours avec le motif.

LE GÉNÉRAL *(sortant d'un trou d'obus où il avait pu se mettre à l'abri pendant le combat, s'approche et tirant le Père Ubu par la manche).* — Et avec tout ça, mon armée que vous m'avez promis de me rendre, Père Ubu?

LE PÈRE UBU. — Vous allez voir. *(Et le bras levé dans la direction de la rivière qui charriait les cadavres.)* «Debout les Morts! » *(Personne ne se lève).*

LE GÉNÉRAL. — Comment, c'est ça votre truc, Père Ubu ?

LE PÈRE UBU *(d'une voix engageante).* — Allons! allons! debout les morts! *(Les hommes continuent à rester noyés...)* C'est un peu fort! c'est avec un truc comme ça que les Saturniens gagnent toutes les batailles. *(Le général regarde le Père Ubu d'un air incrédule.)* C'est écrit dans l'*Écho de Saturne*... Mais regardez donc, général, ces colonels majors là-bas qui sortent de leur tranchée-abri, maintenant que tous leurs

hommes sont morts... Il faut les tuer, eux aussi, pour l'exemple.

Le Général. — C'est que ça va me faire deux colonels majors de moins.. Ma foi, tant pis, je vais les tuer. *(Il s'élance, un pistolet dans chaque main...)*

Le Père Ubu *(soudain)*. — Arrêtez ! arrêtez ! Général ! Vous ne voyez pas qu'un des colonels fait le signe du quatre cent soixante-dix-septième Honneur en détresse et que l'autre présente au bout de son épée la médaille des Jésuites du Paraguay (1).

Le Général. — Alors, qu'est-ce qu'il faut faire, Père Ubu ?

Le Père Ubu. — Il faut vous mettre bien avec ces gaillards-là. Il est aussi dangereux d'être mal avec les Francs-Maçons, qu'avec les Jésuites. *(Le géné-*

---

(1) Célèbres colonisateurs Jésuites dont on trouve encore des traces au XVIIIe siècle après J.-Ch. (Voir le « Candide » de Voltaire).

ral remet ses pistolets au fourreau. Il serre les deux colonels contre son cœur, les embrasse sur la bouche et les décore de la croix de fer de première classe. Le Père Ubu échange avec le colonel maçon le signe des frères ∴ et demande sa bénédiction au colonel jésuite... Mais voilà qu'on voit venir un prisonnier que des soldats conduisent à grands coups de pied au derrière.)

Le Père Ubu. — Quel est ce maléficieux?

Le Général. — C'est un député du Parlement Saturnien que nous avons capturé...

Le Père Ubu. — Il va devenir très méchant. Ne serait-ce pas d'une bonne politique de bien le traiter pour qu'il dise dans la planète Saturne que nous sommes bons pour nos prisonniers? Je vais lui donner une pastille cachou Lajaunie et une petite tablette de chocolat Menier.

Le Général. — Ce serait de la dépense bien inutile, Père Ubu. Rien ne pourra dégoûter de nous ce particulier-là. Déjà, à la dernière guerre, nous avons rasé sa maison natale et engrossé par la force ses mère, grand'-mère, arrière dito, tantes, grand'-tantes, cousines germaines, issues de germaines... eh bien! depuis qu'il a été nommé député, il n'a fait que demander le désarmement de son pays... que les Martiens sont des frères...

Le Père Ubu *(un peu incrédule)*. — Et vous croyez qu'il va continuer maintenant?

Le Général. — Certes, nous avons cette fois encore rasé sa maison, engrossé ses femme, mère, tantes, grand'tantes, cousines, petits garçons et autres, ce qui n'a pas empêché que lorsque nous l'avons pris, il était en train de faire un discours... qu'avec la Société des Nations, il n'y aura plus jamais de guerre.

Le Père Ubu. — Il est piqué.

Le Général. — Il est député socialiste unifié...

Le Père Ubu. — Ce qui est kif-kif, bourrico... Ils vont un peu fort dans la planète Saturne... C'est comme leur bon monsieur Michelet... vous savez bien, Général, au temps où notre planète Mars était morcelée...

Le Général. — Le bon vieux Dieu protège la plus grande planète Mars !

Le Père Ubu *(continuant)*. — Donc à une fête des Nations, comme on voyait par les cent étendards représentant les États Martiens que notre pays était fait de pièces et de morceaux, le dit Michelet, avec des larmes dans la voix : « Quand donc comprendra-t-on que pour qu'une paix durable règne sur la terre, faut-il d'abord que la planète Mars ait fait son unité!... »

Le Général. — Ce Monsieur Michelet, pour vouloir que l'ennemi de sa patrie

devienne fort, était donc un traître !

Le Père Ubu. — Il n'y avait pas plus patriote dans la planète Saturne ; mais, avec cela, le bougre était un plus grand danger pour son pays que tous les traîtres réunis.

Le Général. — ! ! ! ! !

Le Père Ubu.— Il était idéaliste... (1) J'ai envie de faire pipi. *(Il s'approche d'un bassin qui porte une pancarte :* Bains pour la troupe, *et fait pipi dedans. Les baigneurs se sauvent épouvantés.)*

Le Général. — Eh quoi ! Père Ubu, vous pissez dans le bain des hommes?...

Le Père Ubu. — Certes, s'il est utile, voire nécessaire, qu'il y ait des bains pour la troupe, puisque le règlement l'ordonne, il est non moins utile,

---

(1) *Credo des Idéalistes :* L'homme est bon ; il a droit au bonheur ; il est doué d'une conscience...

voire non moins nécessaire, que les hommes y regardent à deux fois avant de se tremper dedans ; laquelle abstention leur fera faire une fort grande et fort belle économie de fluxions de poitrine, chauds et froids, bronchites, gale, voire poux de guerre...Mais nous avons devant nous les bâtiments affectés à la marine. Je vais passer l'inspection de la flotte. *(Tendant l'oreille.)* Écoutez, général, voilà des marins qui ne sont pas des marins pour rire. *On entend les cris :* par bâbord de tribord, de bâbord de tribord...

Le Général. — Je n'entre pas avec vous, Père Ubu, je suis brouillé avec la Marine. Mon infirmière en chef m'a fait cocu avec quelqu'un de la flotte.

Le Père Ubu. — En temps de guerre, cela n'a pas beaucoup d'importance d'être cocu. Lorsque j'étais capitaine des dragons du Roi Venceslos, la Mère Ubu m'a fait cocu

avec le Tsar de Russie et l'Empereur d'Autriche.

LE GÉNÉRAL. — Mais moi, j'ai été fait cocu par un sans-galons...

LE PÈRE UBU. — Un sans-galons qui fait cocu un général, j'ai déjà vu le cas, c'est un fou.

LE GÉNÉRAL. — Pas si fou que ça, la preuve c'est qu'il se cachait de moi, et c'est seulement en rentrant sans prévenir que je l'ai trouvé qui faisait l'amour dans mon lit avec mon infirmière en chef.

LE PÈRE UBU. — Je veux connaître votre infirmière en chef, général.

LE GÉNÉRAL. — Il n'est plus temps, Père Ubu ; je l'ai expédiée par le premier bateau qui partait. *(Le général se met à taper du pied.)* Je suis furieux, elle m'a nargué encore. Au lieu de prendre pour officier d'ordonnance un cinq-galons ainsi que son

grade d'infirmière en chef lui donnait droit, elle a emmené un petit deux-galons... Et, en plus, avec son officier d'ordonnance elle peut me coûter le bateau sanitaire où elle est embarquée et ses trois mille blessés, l'ennemi ayant le droit de torpiller un bateau sanitaire qui transporte un officier étranger audit.

LE PÈRE UBU. — Trois mille blessés! mais, général, vous perdez à chaque instant des trois mille hommes, et plus, en parfait état?

(On voit venir une troupe de soldats sous un grand parapluie.)

LE GÉNÉRAL. — Ils ont chipé le parapluie de l'escouade...

LE PÈRE UBU. — Ils ont l'air un peu saoûls.

LE GÉNÉRAL. — C'est encore la faute de la sacrée infirmière en chef :

il fallait trouver un million pour ses hôpitaux et autres...

LE PÈRE UBU *(sursautant)*. — Un million, ce n'est pas de la crotte de bique... Moi, quand la Mère Ubu me demande un million, je lui donne dix sous... Quand on tire l'argent de sa poche...

LE GÉNÉRAL. — Mais j'ai tiré l'argent de ma poche... car, dans l'espèce, j'ai acheté du vin que j'ai donné ordre aux ordinaires de payer un million en plus...

LE PÈRE UBU. — Mais, dites, général, est-ce que le règlement...

LE GÉNÉRAL. — Le règlement... le règlement... moi, d'abord, quand on veut m'attraper avec le règlement, je réponds : J'appartiens au Parti, et alors on me dit toujours : Très bien, très bien, général !

LE PÈRE UBU *(qui a ouvert la porte*

du département de la Flotte, jette un regard en dessous au général). — Le bougre, il commence à devenir trop malin pour un général ! — *(L'Amiral en chef est en train de procéder aux grandes manœuvres avec des bateaux en réduction dans un bocal à poissons rouges, lesquels en l'occurence figuraient les baleines, cachalots, requins marteaux et autres habitants des mers... L'amiral remuait l'eau du bocal avec une cuillère à pot. — Le Père Ubu, en sa qualité de commissaire aux armées, s'empare aussitôt de la cuillère, insigne du commandement. A peine a-t-il répété la même manœuvre :* Merdre de merdre... un tout petit bateau de rien du tout qui a coulé le bateau amiral ennemi, lequel est réservé pour être coulé par notre bateau amiral ! Quinze jours de terre avec le motif. *(Il retire le petit bateau de l'eau et l'attache au pied du bocal.)*

L'Amiral *(ouvrant une vitrine).* — Voulez-vous, Père Ubu, que je vous

passe le bateau amiral martien pour le faire battre avec le bateau amiral ennemi ?

Le Père Ubu. — Jamais ! car si ledit bateau amiral se fait couler, cela me coûtera fort cher en croix de fer de première classe, fourragères, légion d'honneur et autres... *(L'amiral regarde avec étonnement le Père Ubu.)* Car si je ne récompense pas des marins quand ils se font couler, il faudra les faire condamner par le conseil de guerre et tout le monde se moquera du bateau amiral martien, donc ! *(Cette fois l'étonnement de l'amiral se change en admiration. — Le Père Ubu apercevant un petit bidet de ménage de poupée et constituant une fort belle et fort confortable base de radoub pour la réparation des sous-marins du bocal) :* Quoi, amiral, c'est ainsi que vous protégez les torpilleurs et autres insectes empêchant la marine de guerre de se développer?

L'Amiral. — !!!!!

Le Père Ubu. — Oui, certes, amiral, le sous-marin, voilà l'ennemi du développement de la marine de guerre, puisque avec vingt hommes il fait plus de besogne que tous vos gros bateaux avec des mille et des cent hommes.

L'Amiral *(qui maintenant voit tout à fait clair)*. — Vive le Père Ubu ! A bas les sous-marins ! *(Il écrase à coups de talon le bidet, base de radoub desdits.)*

Le Père Ubu *(il voit dans un coin de la pièce un canon du plus gros calibre)*. — Quel beau canon?

L'Amiral. — C'est un canon avec lequel on touche et on n'est jamais touché. Il a le double de portée des autres canons.

Le Père Ubu. — Je veux assister à un combat avec ce canon.

L'Amiral. — C'est impossible, Père Ubu ; ledit canon a été construit spé-

cialement pour bombarder le polygone de tir de Martiron.

Le Père Ubu. — Arrêtez ! arrêtez ! amiral ! Pas de blague ! Martiron est à nous et dépend même directement de la Guerre.

L'Amiral. — Aussi, je n'ai pas dit bombarder Martiron, mais le polygone de tir dudit, c'est-à-dire un endroit spécialement aménagé pour recevoir des coups de canon.

Le Père Ubu. — Mais, amiral, cela ne causera aucun dommage à l'ennemi et ne vous procurera aucun avantage.

L'Amiral. — Mais le très grand avantage, Père Ubu, d'embêter la Guerre qui n'a jamais pu découvrir nos secrets de fabrication dudit canon!

(Le Père Ubu a vu sur le bureau de l'amiral une pile de petits sacs à l'échelle des bateaux du bocal avec cette

inscription : « Jeter à l'eau avant d'entrer au port » et portant en outre l'indication des produits enfermés dans lesdits sacs : riz, bœuf pressé, pruneaux, savon, petits pois, poires tapées, oreilles de cochon fumées, boules de gomme, alcool...)

Le Père Ubu. — Eh quoi, amiral, vous allez jeter toutes ces bonnes choses à la mer alors que vos marins devront désormais manger des erzats desdits?

L'Amiral. — Oui, Père Ubu, c'est le règlement, quand on revient de croisière, de jeter à l'eau tout ce qui n'a pas été consommé pendant ladite croisière.

Le Père Ubu. — Eh! dites, amiral, n'avez-vous aucune réclamation à faire? Êtes-vous content de votre poudre? L'avez-vous bien sèche et aiguisée (1)?

---

(1) Le père Ubu doit confondre poudre avec épée. — (N. d. l'A.)

L'Amiral. — Très mécontent, Père Ubu, car cette poudre dénommée poudre Vielle et qui est une excellente poudre de chasse, voire pour l'armée à cause qu'elle n'use pas l'âme du canon...

Le Père Ubu. — Et puis, c'est une poudre de tout repos... Jamais d'accident, une poudre de père de famille, quoi !

L'Amiral. — Certes, pour l'armée qui la consomme tout de suite ; mais si vous avez un long voyage à faire, elle se gâte, et puis, en outre, elle peut s'enflammer spontanément... Il y a déjà un de mes bateaux qui a sauté du fait de ladite poudre. La prochaine fois, ce sera le tour de mon bateau amiral, et moi avec...

Le Père Ubu. — Ne vous tourmentez pas pour cela, amiral. Si vous sautez, votre responsabilité est à couvert, puisque c'est la Guerre qui est responsable de la fabrication de ladite poudre.

L'Amiral. — !!!!!

Le Père Ubu. — Mais qu'est-ce que c'est que cela? *(Et plongeant la main dans le bocal, il en retire deux petits bateaux du même tonnage et ayant un chargement de même poids l'un de plomb, l'autre de coton.)* Voilà qui est fort mal organisé, amiral, car si un bateau peut porter trois mille cinq cents tonnes de plomb, qui est si lourd, il doit certes pouvoir porter le double de coton, qui est si léger! *(L'amiral prend des notes. — Le Père Ubu, l'inspection de la flotte terminée, a repris avec le général sa promenade sur le champ de bataille; au-dessus de son nez se balance une saucisse au riz; il saute en ouvrant la bouche pour l'appréhender, mais il est aussitôt enlevé au bout d'une canne à pêche. On dépend le Père Ubu.)*

Le Général. — C'est par erreur, Père Ubu, que vous avez été pêché; cela ne compte pas.

LE PÈRE UBU. — Quel est cet engin mirifique?

LE GÉNÉRAL. — C'est une canne à pêche avec laquelle nous exerçons nos soldats à ne pas se laisser attraper, car c'est avec des cannes à pêche que l'ennemi nous enlève le plus clair de nos régiments.

LE PÈRE UBU. — Je voudrais assister à une pêche des régiments ennemis.

LE GÉNÉRAL. — Pour cela non, car à chaque fois que j'ai essayé, l'ennemi m'a enlevé le pêcheur, la canne à pêche et l'appât...

LE PÈRE UBU *(il s'est arrêté devant un soldat fraîchement tué)*. — Regardez, général, comme il est gentil avec sa bonne grosse figure rouge! *(Il lui tapote les joues.)* Je parierais qu'il n'a pas plus de douze ans. Il sera mort sans avoir pu faire l'amour. Pauvre petit! *(Le Père Ubu regarde avec attention le soldat.)* Le bougre, il est peut-être mort

de mort naturelle ! Ce serait une consolation pour ses parents.

LE GÉNÉRAL. — Mort de mort naturelle, quand on est fendu de la tête au nombril ! Vous radotez, Père Ubu.

LE PÈRE UBU. — C'est pourtant comme cela. En fait de mort, il ne faut jamais se fier aux apparences. La science cite des cas de mort violente qui ont été précédés de mort naturelle... Ce prisonnier qu'on a trouvé pendu dans son cachot, et que trois médecins à cinq galons ont déclaré mort de mort naturelle...

LE PÈRE UBU *(il prend le portefeuille du mort et en tire son certificat de médecine).* Oh ! oh ! il est bien mort de mort naturelle. Il était atteint de quatre-vingt-une maladies toutes mortelles...

LE GÉNÉRAL. — Quatre-vingt-une maladies pour un seul homme, c'est beaucoup.

Le Père Ubu *(se frappant le front, ouvre le sac à marraines du soldat ; il en extrait un paquet de photographies dédicacées). — Les comptant :* Il aurait pu être bien plus mal handicapé avec mille cent quarante-trois marraines... et onze parrains, le petit sagouin.

Le Général. — Il faudrait une loi qui envoie des marraines comme il faut coucher avec notre belle armée.

Le Père Ubu. — Les marraines comme il faut ainsi que leur nom l'indique surabondamment ne couchent pas avec leurs filleuls...

Le Général. — Et si les soldats ne mouraient pas d'une façon ou d'une autre, la guerre ne finirait pas !

Le Père Ubu *(frappé d'une idée subite).* — Oui, mais c'est les soldats ennemis qu'il faudrait tuer, général !

Le Général. — Nous le voudrions bien, mais ils ne se laissent pas faire.... Et comme, en outre, nos propres sol-

dats ne marchent qu'à coups de canon dans le dos...

Le Père Ubu. — Quoi, nos soldats, général, ne marchent que le canon dans le dos...

Le Général. — Oui, certes, c'est certifié par M. Maurice Barrès, un des plus célèbres intellectuels saturniens.

Le Père Ubu. — Bougre... mais puisque vos soldats, général, sont destinés en fin de compte à être tués, pourquoi ne les renvoyez-vous pas tout de suite dans le civil?

Le Général. — Parce que chaque soldat que l'ennemi nous tue lui coûte très cher en obus, cartouches de dynamite, schrapnells, gaz asphyxiants... et que nous espérons avoir en fin de compte raison de l'ennemi par son usure...

Le Père Ubu. — Mais le moyen d'arriver jamais à finir la guerre avec l'intérêt que les officiers ont à ce qu'elle dure...

UN COLONEL *(que l'on a donné comme aide de camp au Père Ubu, sursautant).* — Les profits que les officiers tirent de la guerre ! Mais moi qui vous parle, Père Ubu, sans la guerre, il y a belle lurette que je serais général !

LE PÈRE UBU ! ! !

LE GÉNÉRAL. — Vous n'êtes pas mort, Père Ubu, vous n'avez pas arrêté : les inspections, les remises de décorations, les batailles...

LE PÈRE UBU. — Du repos ! Embrassant d'un geste les ossements recouvrant le champ de bataille. Ceux-là seuls ont le droit de se reposer... *(Le Père Ubu tire du fourreau son sabre de commissaire aux armées.)* J'ai à transformer une légion d'honneur civile en légion d'honneur militaire. *(On envoie chercher le bénéficiaire de la transformation, laquelle s'opère incontinent par la vertu de l'application sur la joue du plat du sabre du Père Ubu.)*

Le Père Ubu *(au nouveau légionnaire militaire).* — Et qu'avez-vous fait pour avoir eu la légion d'honneur civile ?

Rép. — J'ai été voir la femme d'un ministre.

Le Père Ubu. — Et pour avoir eu la transformation de votre légion d'honneur civile en légion d'honneur militaire?

Rép. — J'ai envoyé ma femme voir le même ministre.

Le Père Ubu. — Voilà qui est fort bien imaginé ma foi... *(Et le Père Ubu de songer à part lui que la Mère Ubu est encore appétissante, que lui Père Ubu dans son joli costume de commissaire aux armées...*

Le Général *(on voit passer une corvée de soldats en tenue de punition.)* — Pourquoi ces hommes ont-ils été punis? Viol de femmes...

Le Père Ubu. — Voire d'hommes, refus de se faire tuer. *(Le Père Ubu a pris un air sévère, mais avec dans la voix une nuance d'indulgence pour des fricoteurs).* Toutes choses qui ne sont pas prescrites par le règlement.

Le Sous-officier *(qui conduit les soldats punis).* — Punis parce qu'ils se lavaient les pieds.

Le Père Ubu. — Des soldats qui se lavent les pieds ! Oh ! oh ! voilà qui n'est pas militaire !

Le Général. — Un mois de cachot en plus.

Le Père Ubu. — Avec le motif.

Le Général *(d'une voix bienveillante au sous-officier, qui lui est recouvert de la couche de crasse prescrite par le réplement).* — Et vous, mon ami, qu'avez-vous fait pour être nommé sergent ?

Le Sergent. — J'ai fait que c'est moi qui pue le plus des pieds.

Le Père Ubu. — Oh ! oh ! voilà qui est bien, voilà qui s'appelle avoir l'esprit militaire. *(Il pince l'oreille au sergent, qui rougit d'orgueil.)*

Le Général *(tirant sa montre)*. — C'est l'heure de l'apéritif, Père Ubu. Il y a justement un marchand de vins à côté.

Le Père Ubu. — Et cette buvette de la Croix-Rouge, là devant nous ; c'est écrit : *gratuit* sur la porte.

(Au même moment une équipe de sapeurs-mineurs se met en devoir de démolir la dite buvette.)

Le Père Ubu. — Qu'est-ce à dire ?

Le Général *(tirant un papier de sa poche)*. — Voici la dépêche ministérielle que nous avons reçue. *(Il lit.)*

« Ordre de détruire la buvette de la Croix-Rouge qui, en donnant gratuite-

ment à boire aux soldats, fait tort au marchand de vins... » Voyez, Père Ubu, le ministre a ajouté de sa main : « Autrefois, c'était le marquis qui tenait le haut du pavé ; aujourd'hui, c'est le bistro. C'est le Régime qui veut ça. »

Le Père Ubu. — Merdre pour la Croix-Rouge. *(Fouillant dans ses poches.)* Mes pastilles incendiaires... *(Il tire de son gousset une petite boîte dont il lance le contenu sur la buvette de la Croix-Rouge, qui devient incontinent la proie des flammes.)*

Chœur des assistants. — A bas les réactionnaires ! Vive le bistro ! Vive le Père Ubu !

Le Père Ubu. — Vive la République !

Erratum : page 108, avant le troisième alinéa mettre :

Le Général. — !!!!!

TABLE DES MATIÈRES

A.C.M. St-Ouen
10, r. Jules-Verne

EDITION VÉLIN PRIX 3 francs